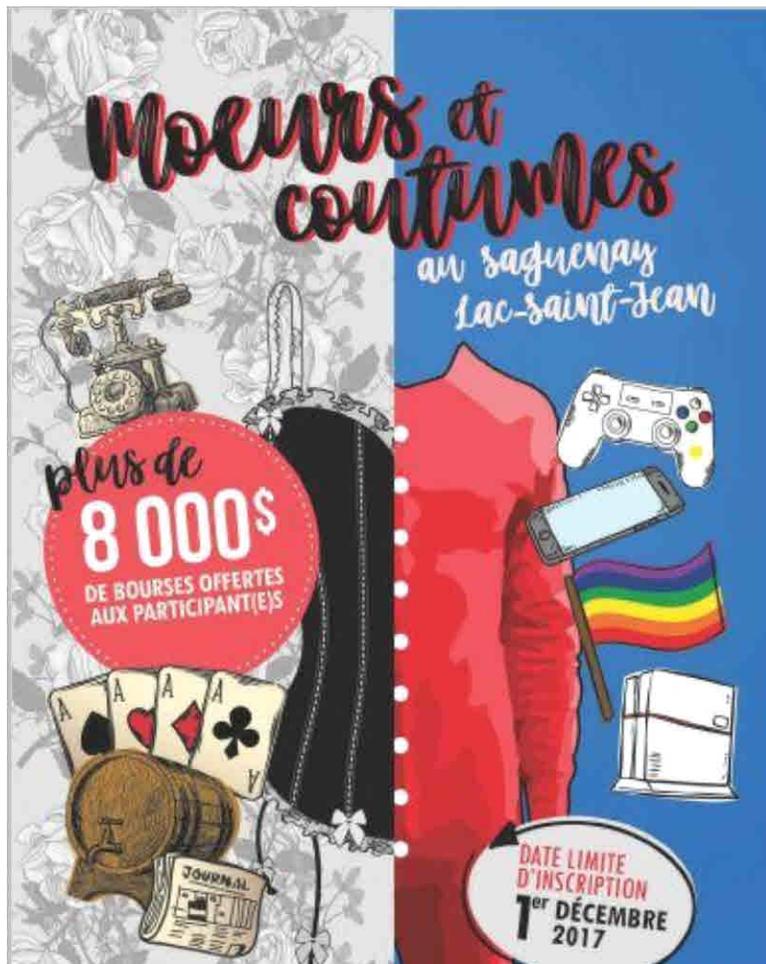




Concours d'histoire *Raymond Labonté*

Recueil des textes gagnants

Mœurs et coutumes au Saguenay–Lac-Saint-Jean



Édition 2017-2018

La reproduction des textes du présent recueil est interdite sans l'autorisation de l'auteur.

Pour toutes demandes s'adresser au bureau du Concours

Unifor

2679, boul Du Royaume

Bureau 120

Jonquière

G7S 5T1

418-548-7075

<http://concours-histoire.cegepjonquiere.ca/>

Table des matières

Présentation du Concours d'histoire Raymond-Labonté	3
Les partenaires 2017-2018	4
Le Concours d'histoire Raymond-Labonté	5
Thème 2017-2018 : Mœurs et coutumes au Saguenay—Lac-Saint-Jean	6
Récipiendaires 2017-2018	7
Présentation des textes	9
Niveau secondaire	11
1 ^{er} prix : Léanne Ibarzabal, <i>La ouananiche, un trésor régional</i> , étudiante au 4e secondaire à la polyvalente Kénogami et gagnante d'une bourse de 1000\$	13
2 ^e prix : Noémie Villeneuve, <i>Les naissances de 1900 à 1950</i> , étudiante au 4e secondaire à la polyvalente Kénogami et gagnante d'une bourse de 500\$	19
3 ^e prix : Anne-Marie Hébert, <i>Le tournoi provincial de hockey Pee-Wee de Jonquière</i> , étudiante au 4e secondaire à la polyvalente Kénogami et gagnante d'une bourse de 300\$	27
Niveau collégial	33
1 ^{er} prix : Kim Bergeron, <i>Le Saguenay – Lac-Saint-Jean et ses trésors gastronomiques</i> , étudiante au Cégep de Saint-Félicien en sciences humaines - profil le monde et ses défis et gagnante d'une bourse de 1500\$	35
2 ^e prix : Marc-Antoine Bolduc, <i>Bleu comme le lac, rouge comme le diable</i> , étudiant au cégep de Saint-Félicien en sciences humaines - profil le monde et ses défis et gagnant d'une bourse de 1000\$	43
3 ^e prix : Thierry Ah-Woaye, <i>Le rituel post-mortem sur l'ours noir par les Innuatsh de Piekuakami</i> , étudiant au cégep de Saint-Félicien en technique de milieu naturel, profil aménagement et interprétation du patrimoine naturel et gagnant d'une bourse de 500\$	51

Présentation du Concours d'histoire Raymond-Labonté



Concours d'histoire
Raymond Labonté

Les partenaires 2017-2018



MAISON DES BÂTISSEURS
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU LAC-SAINT-JEAN



Société historique du Saguenay

Le Concours d'histoire Raymond-Labonté

Origines du Concours d'histoire

Le Concours d'histoire débute en 1997, à l'occasion des Fêtes du 150^e de la Ville de Jonquière. Ce projet voit le jour grâce au rêve que caressait depuis déjà plusieurs années son fondateur, Monsieur Raymond Labonté, à l'époque président de la Fédération des Syndicats du Secteur Aluminium Inc. (FSSA).

Pilier du monde syndical régional pendant 40 ans, Raymond Labonté s'emploie à améliorer le sort des travailleurs, notamment dans la défense de dossiers de nombreux salariés accidentés ou éprouvant des problèmes de santé en lien avec leur milieu de travail. Mais le syndicaliste est aussi un homme d'une grande culture, passionné d'histoire et de littérature, ainsi qu'un défenseur de l'environnement. Cet homme de vision s'éteint à l'âge de 65 ans en 2011.



Afin de rendre hommage à son regretté fondateur, le Concours d'histoire, devenu celui d'UNIFOR en 2013, est nommé Concours d'histoire Raymond-Labonté en 2016.

Pourquoi ce concours?

Le monde syndical se préoccupe de la connaissance de l'histoire et de la condition politique, économique et sociale chez les jeunes. En effet, en travaillant contre les disparités sociales, le syndicalisme œuvre pour établir une égalité et une équité humaine, de même qu'à améliorer les conditions de vie de la population en général. Par ce concours, le Syndicat Unifor, le Fonds de Solidarité, la Caisse d'économie Desjardins de la Métallurgie et des Produits forestiers (Saguenay—Lac-Saint-Jean) ainsi que ses partenaires syndicaux, visent une prise de conscience sur l'importance des acteurs socioéconomiques de notre région et de leurs rôles au sein de notre société régionale.

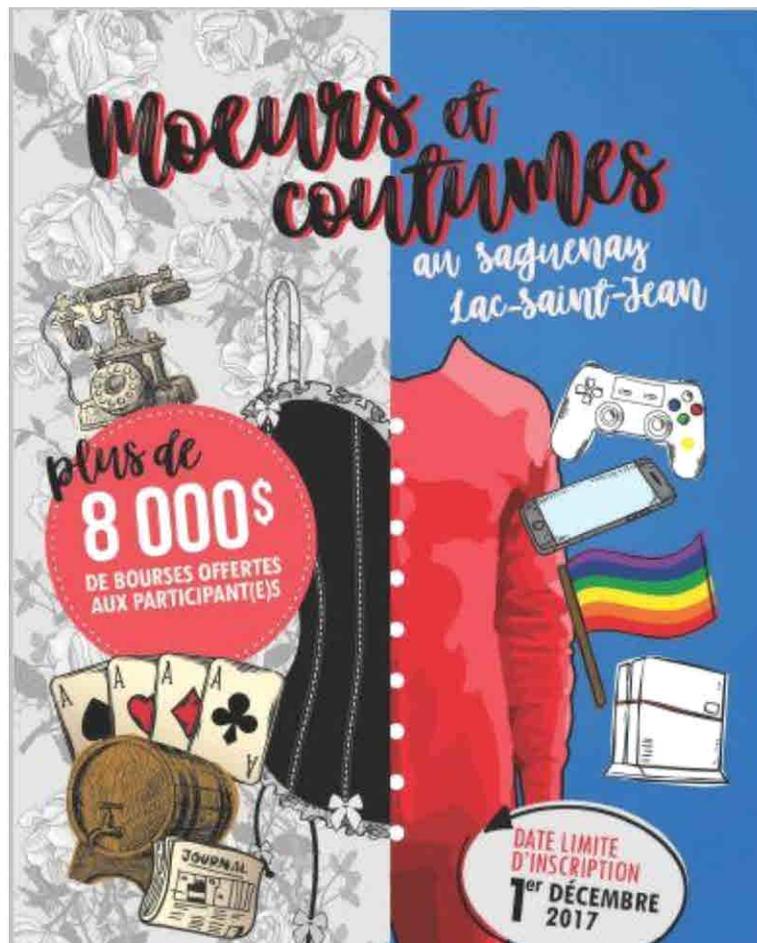
Pour plus d'informations, visitez notre site Internet en partenariat avec le Cégep de Jonquière à l'adresse suivante : <http://concours-histoire.cegepjonquiere.ca/> ou encore, notre page Facebook : <https://www.facebook.com/concourshistoire/> .

Thème 2017-2018

Mœurs et coutumes au Saguenay—Lac-Saint-Jean

Comme il est fascinant pour le voyageur de découvrir des façons de vivre différentes, des gastronomies jusqu'alors inconnues ou des rituels mystérieux! Au Saguenay—Lac-Saint-Jean, quelles sont ces mœurs et coutumes qui nous caractérisent? D'où tirent-elles leurs origines? Comment ont-elles évolué dans le temps? Les mœurs et les coutumes se rapportent aux usages et aux modèles de conduite généralement admis par un groupe de population à une époque donnée. Avez-vous déjà entendu dire que quelqu'un a « cassé son Lacordaire »? C'était pourtant une expression bien connue à une certaine époque! Au Saguenay—Lac-Saint-Jean, comment avons-nous géré les normes et les déviances? Un tour dans les archives judiciaires de la région vous donnera sans doute des pistes!

Que vous choisissiez d'étudier les mœurs et les coutumes des campagnes catholiques en 1920 ou celles propres à la culture autochtone, les rapports sociaux et les rassemblements familiaux regorgent de comportements, de rites et de traditions à explorer!



Récipiendaires 2017-2018



Toutes nos félicitations aux gagnant(e)s du niveau secondaire. De gauche à droite : De gauche à droite : Thierry Ah-Woaye (1000\$); Noémie Villeneuve (500\$); Léanne Ibarzabal (1000\$); Anne-Marie Hébert (300\$); Kim Bergeron (1500\$); William Perron (200\$); Marc-Antoine Bolduc (1000\$) et Emy Tremblay (150\$) absente sur la photo.

Présentation des textes



Concours d'histoire
Raymond Labonté

Niveau secondaire



Toutes nos félicitations aux gagnant(e)s du niveau secondaire : Emy Tremblay, gagnante d'une bourse de 150\$; Noémie Villeneuve, gagnante d'une bourse de 500\$; Anne-Marie Hébert, gagnante d'une bourse de 300\$; Léanne Ibarzabal, gagnante d'une bourse de 1000\$. En compagnie de M. Dany Bolduc, président du Conseil régional FTQ Saguenay–Lac-Saint-Jean et M. Gilles Vaillancourt, membre bénévole du jury du Concours d'histoire Raymond-Labonté et enseignant retraité du Séminaire de Chicoutimi.

1^{er} prix secondaire

La ouananiche, un trésor régional

Léanne Ibarzabal, étudiante au 4e secondaire à l'École secondaire Kénogami et gagnante d'une bourse de 1000\$



La région du Saguenay–Lac Saint-Jean est une région qui regorge de diverses mœurs et coutumes bien à elle. Parmi celle-ci on retrouve la pêche à la ouananiche. Le lac Saint-Jean a acquis la réputation d'être le plus grand lac à ouananiche au monde. En effet, dès que l'on évoque le nom de ce poisson au Québec, on pense immédiatement au *Piékouagami*. Nous sommes donc en droit de nous demander comment ce fameux poisson a influencé les gens du Saguenay–Lac Saint-Jean. Dans ce texte, vous retrouverez une description de la ouananiche et l'évolution du rapport entre les gens et ce poisson entre la fin du 19^{ième} siècle à aujourd'hui.

Le mot ouananiche signifie «le petit égaré». Ce nom vient du fait qu'il y a fort longtemps, juste après la dernière glaciation, le territoire du Saguenay–Lac Saint-Jean était recouvert par la mer de Laflamme. Au fur et à mesure que l'écorce terrestre se soulevait, l'eau de cette mer s'évacuait graduellement. L'approvisionnement venant des rivières rendait l'eau de moins en moins salée jusqu'à ce qu'elle devienne complètement douce. Le saumon vivant dans cette étendue d'eau s'est trouvé isolé, s'est adapté et est devenu la ouananiche actuelle : un saumon d'eau douce « égaré » !

Vers les années 1880, le lac Saint-Jean était une contrée nordique passablement isolé du reste du Québec et il foisonnait de ouananiche. Suite à la construction d'un chemin de fer en 1888, la pêche sportive a pris de plus en plus d'ampleur auprès des riches américains et canadiens. C'est ainsi qu'un homme d'affaire américain, Horace Jansen Beemer, a fait construire, en 1888, un hôtel à Roberval afin d'y accueillir les pêcheurs de toute nation. « Des Français, des Anglais, des Allemands, des Italiens venaient tendre leurs lignes dans les grandes eaux du Lac Saint-Jean; même un prince japonais avait quitté ses coutumes orientales pour venir pêcher au Lac Saint-Jean¹. » C'est le début du tourisme et l'hôtel Roberval avait l'allure des grands châteaux européens. À l'époque, on disait même que son luxe n'avait rien à envier au château Frontenac. Pour inviter leurs richissimes clients, le prometteur misait sur une publicité

1. J-Augustin Fortin, « La ouananiche », Bibliothèque et archives nationales du Québec, dossier 350 p.1

incluant une pêche fabuleuse de poissons combattifs, des paysages sauvages et un confort irréfutable² car il fallait aussi plaire aux dames de ces *sportsmen*. La ouananiche a permis de faire connaître la région du Saguenay–Lac Saint-Jean et de faire accroître le tourisme. «Il se prenait une moyenne de 30 ouananiches par demi-journée. Il y a même un journaliste du New York Times, en 1891, qui en avait pris 240 en trois jours, dont 26 en une heure³.» La pêche sportive à la ouananiche était devenue une activité tellement prisée pour nos voisins américains que le nombre de chambre de l'hôtel Roberval doubla en quelques années.

Quelques décennies plus tard, la ouananiche est en grand déclin et en plus, l'hôtel Roberval est dévasté par un feu en 1908. C'est un coup dur pour le tourisme régional. En 1927, le lac Saint-Jean devient un réservoir hydroélectrique. Les barrages ont submergés plusieurs habitats de reproduction de la ouananiche et de sa proie favorite l'éperlan arc-en-ciel. Bien qu'il y ait toujours une pêche touristique, la pêche à la ouananiche est de plus en plus l'affaire des riverains et pour améliorer la ressource, plusieurs mesures sont prises. En 1996, le lac Saint-Jean devient une aire faunique communautaire (AFC) soit un plan d'eau géré par un organisme à but non-lucratif. La corporation de l'activité pêche lac Saint-Jean (CLAP) a pour but d'imposer des règlements visant à protéger la ouananiche en réduisant les prises permises, en écourtant la saison de pêche et en favorisant la recherche.

Ces nouveaux règlements ont changé la manière dont les personnes pratiquaient la pêche. De nos jours, la pêche à la ouananiche est beaucoup moins touristique, elle est davantage pratiquée par les gens de la région. Contrairement au début du 20^{ième} siècle, où on la percevait comme inépuisable, la ouananiche est maintenant perçue comme un enjeu de conservation dont les jeannois sont aussi fier que leurs

2. Voir annexe 1

3. Errol Duchesne. «Histoire d'un poisson convoité», 9 février 2003, *La semaine verte*, <https://ici.radio-canada.ca/actualite/semaineverte/ColorSection/peche/030209/ouananiche.shtml> (Page consultée le 25 février 2018)

incomparables bleuets. Il reste à voir vers où ce poisson nous amènera dans les années futures.

ANNEXE 1



Première et quatrième de couverture de la 2e édition du guide rédigé par Edward Thomas Davies Chambers. Quebec, Lake St. John and the New Route to the Far-Famed Saguenay, Québec, Quebec & Lake St. John Railway, 1894? BAnQ, collections patrimoniales (147669 CON)

LÉGER, Danielle. « L'industrie de l'hospitalité et l'édition de guides touristiques – Le cas de Québec et des hôtels d'escale 1874-1917 », *Revue de Bibliothèque et Archives nationales du Québec*, n° 5 (2013)

BIBLIOGRAPHIE

1. Ressources électroniques

BOULET, François. «La fabuleuse épopée de la ouananiche au lac Saint-Jean», *Fabri-mouches*, <http://www.fabri-mouches.ca/la-fabuleuse-pope-de-la-ouananiche-au-lac-st-jean-1-ere-partie.html> (Page consultée le 25 février 2018)

DUCHESNE, Errol. «Histoire d'un poisson convoité», 9 février 2003, *La semaine verte*, <https://ici.radio-canada.ca/actualite/semaineverte/ColorSection/peche/030209/ouananiche.shtml> (Page consultée le 25 février 2018)

2. Articles de périodiques

BOUCHARD, Russel. « La pêche au Saguenay : histoire, culture et tradition (suite)» *Saguenayensia*, vol 50, n^o3 (juillet-septembre 2008), p. 5-19

BOUCHARD, Russel. « La pêche au Saguenay : histoire, culture et tradition (suite et fin)» *Saguenayensia*, vol 50, n^o4 (octobre-décembre 2008), p.3-9

LÉGER, Danielle. « L'industrie de l'hospitalité et l'édition de guides touristiques – Le cas de Québec et des hôtels d'escale 1874-1917», *Revue de Bibliothèque et Archives nationales du Québec*, n^o 5 (2013)

3. Publication gouvernementale

QUÉBEC, FORÊTS, FAUNE ET PARCS. *L'éperlan arc-en-ciel, la ouananiche et le doré jaune au lac Saint-Jean*, avril 2017, <http://www.mffp.gouv.qc.ca/publications/faune/bilan-eperlan-ouananiche-LSJ-2016.pdf> (Page consultée le 25 février 2018)

4. Document d'archives

FORTIN, J-Augustin. « La ouananiche», Bibliothèque et archives nationales du Québec, dossier 350p.

2^e prix secondaire

Les naissances de 1900 à 1950

Noémie Villeneuve, étudiante au 4e secondaire à l'École secondaire Kénogami et gagnante d'une bourse de 500\$.



Comme on dit, toutes les naissances sont différentes. Cependant, selon les époques, certaines coutumes se sont créées. Il y a une question que je me pose : Quelles étaient les coutumes qui entouraient la naissance au Saguenay-Lac-Saint-Jean de 1900 à 1950? Pour y répondre, je développerai ces trois points dans mon texte : le lieu et la personne s'occupant de l'accouchement, les personnes présentes ainsi que les positions prises par la femme en couche.

En premier lieu, à cette époque, la majorité des naissances se faisait à la maison, plus précisément dans la chambre de la femme en couche. Les accouchements en milieu hospitalier n'étaient pas encore très fréquents. En fait, il est important de noter que ce n'est qu'en 1939 que le département d'obstétrique de l'Hôtel-Dieu de Chicoutimi a ouvert ses portes⁴, c'est-à-dire très tard dans ma période étudiée. Pour ce qui est de la personne qui s'occupait de l'accouchement, le médecin était majoritairement sollicité. La participation des hommes à l'accouchement, considéré longtemps comme une affaire de femmes, était très récente. En fait, l'une des raisons qui pouvait expliquer la préférence des médecins aux sages-femmes était l'utilisation de chloroforme permettant à la parturiente d'être endormie et ainsi d'échapper aux douleurs de l'enfantement. Seuls les médecins en avaient en leur possession. De plus, les médecins, contrairement aux sages-femmes pouvaient utiliser des forceps⁵ afin de faciliter la sortie du bébé lorsque la naissance était difficile. Pour finir, les médecins possédaient des connaissances inconnues des sages-femmes. Par exemple, les médecins savaient comment effectuer une version lorsque le bébé se présentait en siège, c'est-à-dire les fesses en premier.

En deuxième lieu, pour ce qui est des personnes présentes lors de la parturition, il n'y avait pas vraiment de règles établies. Premièrement, l'époux n'était pas toujours dans la chambre auprès de sa femme lorsque celle-ci donnait naissance à leur enfant.

⁴. Josée GAUTHIER. *Évolution des pratiques coutumières entourant la naissance au Saguenay et dans Charlevoix (1900-1950)*, mémoire de maîtrise (histoire), Chicoutimi, Université du Québec, 1991, p. 83, <http://constellation.ugac.ca/1516/1/1466782.pdf> (Page consultée le 15 novembre 2017)

⁵. Voir l'annexe.

Les raisons expliquant son absence étaient principalement parce qu'il était à l'extérieur en raison de son travail ou tout simplement parce qu'il ne voulait pas être là. Dans ce cas, celui-ci attendait soit patiemment dans une autre pièce ou bien il accompagnait ses autres enfants chez une parente ou une voisine le temps que le bébé naisse. Deuxièmement, les enfants étaient généralement éloignés de la maison, car « il ne fallait absolument pas que les enfants assistent de près ou de loin à l'accouchement, car cela ne se faisait pas⁶. » Ils étaient alors emmenés chez une parente ou une voisine, parfois accompagnés de leur père comme mentionné plus haut. Cependant, il pouvait aussi arriver que les enfants soient tout simplement envoyés dehors pour jouer ou bien qu'ils restent dans la maison lorsque la naissance se déroulait durant la nuit et que celle-ci s'annonçait rapide. Troisièmement, les parents et les beaux-parents de la parturiente n'étaient pas toujours présents lors de la naissance de leurs petits-enfants. Il n'y avait aucune tradition obligeant leur présence et celle-ci dépendait plus souvent de raisons comme le fait que les futurs parents habitaient chez les parents de l'un ou de l'autre à ce moment-là. Finalement, lorsque l'accouchement s'annonçait être un danger pour la mère et l'enfant, le curé était parfois présent pour administrer les derniers sacrements à la mère et baptiser le bébé dès qu'il naissait.

En troisième lieu, pour ce qui est des positions prises par la femme en couche lors de l'accouchement, l'analyse de Josée Gauthier intitulé *La naissance au Saguenay et dans Charlevoix (1900-1950) : continuités et ruptures culturelles* démontre que « la plus répandue consistait à s'allonger sur un lit, soit en position normale, soit en travers, de manière à ce que les pieds de l'accouchée reposent sur une chaise. Toutefois, lorsque le travail ne progressait pas, la parturiente pouvait accoucher debout en s'appuyant, par exemple, contre le cadre d'une porte⁷. »

⁶. Josée GAUTHIER. *Évolution des pratiques coutumières entourant la naissance au Saguenay et dans Charlevoix (1900-1950)*, mémoire de maîtrise (histoire), Chicoutimi, Université du Québec, 1991, p. 121, <http://constellation.ugac.ca/1516/1/1466782.pdf> (Page consultée le 15 novembre 2017)

⁷. *Id.*, « La naissance au Saguenay et dans Charlevoix (1900-1950) : continuités et ruptures culturelles », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 48, n° 3 (1995), p. 360, <https://www.erudit.org/fr/revues/haf/1995-v48-n3-haf2362/305349ar/> (Page consultée le 28 janvier 2018)

En conclusion, vous savez maintenant que, de 1900 à 1950, les accouchements se déroulaient majoritairement à la maison et en présence d'un médecin, que les enfants étaient éloignés durant ce temps, que l'époux de la femme en couche n'était pas toujours à ses côtés et que la parturiente s'allongeait généralement sur son lit pour accoucher. Aujourd'hui, presque toutes les naissances se font à l'hôpital. Comment expliquer ce changement?

ANNEXE

Forceps datant d'avant 1950



C'est un instrument qui permet d'enserrer la tête de l'enfant afin de l'aider à sortir du vagin de sa mère lorsque celle-ci ne peut pas le faire elle-même ou bien lorsqu'on veut que la naissance soit plus rapide.

Source : CONSERVATOIRE DU PATRIMOINE HOSPITALIER DE RENNES.
« Forceps français de type Levret-Beudelocque », dans Gynécologie
Obstétrique, CPHR, <http://www.cphr.fr/conservatoire/collections/patrimoine-medical/specialites-chirurgicales/gynecologie-obstetrique/forceps-francais-type-levret-beudelocque-avec-crochet-et-perforateur-en-bout-de-manche/>
(Page consultée le 13 mars 2018)

BIBLIOGRAPHIE**1. Livres**

DIONNE, Bernard. *Pour réussir*, 6^e édition, *Guide méthodologique pour les études et la recherche*, Montréal (Québec), CHENELIÈRE ÉDUCATION, 2013, 278 p.

GAUTHIER, Josée, Éric COUDÉ et Bernard RACINE. *1886 : Les croyances populaires au Saguenay-Lac-Saint-Jean*, Chicoutimi, « Il y a cent ans... », 1986, 120 p.

MARCHAND, Suzanne. *Partir pour la famille. Fécondité, grossesse et accouchement au Québec (1900-1950)*, Québec, Éditions du Septentrion, 2012, 272 p.

PÉNARD Lucien et Germain ABELIN. *Guide pratique de l'accoucheur et de la sage-femme*, 7^e édition, Paris, Librairie J.-B. Baillière et fils, 1889, 712 p.

2. Article de périodiques

HAMEL Odette et Chantale BOUCHARD. « La sage-femme [Léonide Claveau] », *Saguenayensia*, vol. 32, n° 2 (1990), p. 20-21.

3. Ressources électroniques

BOUCHARD, Gérard. « Naissance d'une élite : les médecins dans la société saguenayenne (1850-1940) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 49, n° 4 (1996), p. 521-549, <https://www.erudit.org/fr/revues/haf/1996-v49-n4-haf2367/305463ar/> (Page consultée le 28 janvier 2018)

CONSERVATOIRE DU PATRIMOINE HOSPITALIER DE RENNES.
« Forceps français de type Levret-Beaudelocque », dans Gynécologie
Obstétrique, CPHR,
<http://www.cphr.fr/conservatoire/collections/patrimoine-medical/specialites-chirurgicales/gynecologie-obstetrique/forceps-francais-type-levret-beaudelocque-avec-crochet-et-perforateur-en-bout-de-manche/> (Page consultée le 13 mars 2018)

GAUTHIER, Josée. *Évolution des pratiques coutumières entourant la naissance au Saguenay et dans Charlevoix (1900-1950)*, mémoire de maîtrise (histoire), Chicoutimi, Université du Québec, 1991, 288 p.,

<http://constellation.uqac.ca/1516/1/1466782.pdf> (Page consultée le 15 novembre 2017)

GAUTHIER, Josée. « La naissance au Saguenay et dans Charlevoix (1900-1950) : continuités et ruptures culturelles », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 48, n° 3 (1995), p. 351-373, <https://www.erudit.org/fr/revues/haf/1995-v48-n3-haf2362/305349ar/> (Page consultée le 28 janvier 2018)

SIMARD-VASIL, Normande. *Femmes, prise de décision et pouvoir : analyse des relations entre les époux dans la famille chicoutimienne pour la première moitié du XX siècle*, mémoire de maîtrise (histoire), Chicoutimi, Université du Québec, 1983, 222 p., <http://constellation.uqac.ca/1799/> (Page consultée le 2 février 2018)

3e prix secondaire

Le tournoi provincial de hockey Pee-Wee de Jonquière

Anne-Marie Hébert, étudiante au 4e secondaire à l'École secondaire Kénogami et gagnante d'une bourse de 300\$.



Que ce soit pour la façon dont nous nous exprimons ou encore pour nos traditions culinaires, plusieurs mœurs et coutumes nous caractérisent formant ainsi la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean. C'est le cas du Tournoi Provincial de hockey Pee-Wee de Jonquière (TPHPWJ) qui est devenue une véritable tradition puisqu'il rassemble chaque année plus de 20 000 spectateurs¹. Ainsi une question se pose : Comment le TPHPWJ a-t-il évolué depuis 1965 jusqu'à aujourd'hui pour devenir le 2^e Tournoi en importance au Québec? Au cours de ce travail, je vous parlerai de la création de ce tournoi ainsi que des aspects qui ont contribué à le populariser.

Tout d'abord, le TPHPWJ a connu ses débuts en 1965 grâce à la Jeune Chambre de commerce de Jonquière. En effet, celle-ci souhaitait créer une activité pour relancer l'économie à Jonquière. C'est alors que le premier tournoi est mis sur pied par 4 de ses membres pour la semaine commerciale de février. À l'époque, 16 équipes venant principalement de Jonquière, Chicoutimi, Shipshaw et Québec décident d'y participer. Dès la première édition, plusieurs personnes vouaient déjà au Tournoi Pee-Wee de Jonquière un brillant avenir. Les organisateurs composés principalement de Rock Larue, Raymond Cléry ainsi que d'autres membres réorganisent la compétition un an plus tard dû à son grand succès l'année précédente. C'est alors que plus d'équipes y prennent part et plus de personnes prennent connaissance de ce tournoi puisque 12 000 spectateurs sont présents pour encourager les joueurs. À partir de 1967, la Jeune Chambre décide de quitter l'organisation laissant la direction du tournoi aux policiers. Entre les mains de ceux-ci, l'organisation de cette compétition se fixe un nouvel objectif : celui de contrer la délinquance juvénile. En effet,

Cette grande préoccupation est déjà présente 10 ans plus tôt (1957), car la Direction du Service de Police parrainait une équipe juvénile de hockey, ainsi nommée « Équipe juvénile de la Police de Jonquière ». Cette initiative particulière en prévention du

¹. Doris LAROUCHE, « Tournoi Provincial de hockey Pee-Wee de Jonquière », 4 janvier 2018, *ICI Radio-Canada Première*, <http://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/style-libre/segments/entrevue/53410/tournoi-provincial-de-hockey-pee-wee-de-jonquiere> (Page consultée le 26 février 2018)

crime demeure encore aujourd'hui un fondement ultime de rapprochement avec les jeunes¹.

Ensuite, au cours des années, la popularité du TPHPWJ a été de plus en plus grandissante. Plusieurs aspects ont contribué à le populariser depuis ses débuts afin de maintenir son prestige. L'un d'entre eux concerne les joueurs de la région qui ont atteint la Ligue nationale de hockey. En effet, de nombreux joueurs tels que Peter Lee, Mario Tremblay ou encore Robin Bouchard sont passés par le TPHPWJ avant d'évoluer dans la LNH. Leur passage au sein de cette compétition a donné une plus grande notoriété au tournoi puisque le nombre d'équipes n'a cessé d'augmenter (environ 50 équipes et plus par année) et qu'aujourd'hui, plus de la moitié des équipes provienne de l'extérieur de la région. En effet, « Au cours de son histoire, le Tournoi a accueilli des équipes provenant de divers pays, dont l'Ukraine, la Russie, les États-Unis et la France² ».

De plus, le TPHPWJ est reconnu pour offrir un séjour et un accueil remarquable auprès des équipes grâce aux 400 bénévoles. Contrairement à d'autres compétitions, les joueurs sont logés chez des familles d'accueil et transportés gratuitement. Peu importe si l'équipe gagne ou perd, elle peut demeurer dans la région jusqu'à la fin du Tournoi. Également, grâce au comité des parrains, instauré en 1998, qui a pour mission de s'assurer du bon déroulement des activités, des repas, du transport etc., les jeunes peuvent connaître les activités de la région en allant jouer au curling, aux quilles ou en allant faire de la pêche sur glace durant leur temps libres entre les matchs.

Par la suite, les organisateurs du TPHPWJ ont tenté différentes approches pour lui donner une plus grande visibilité. Par exemple, ils ont mis des efforts autour des activités promotionnelles notamment en mettant sur pied en 1981 la parade policière sur la glace du Palais des Sports ou encore en publiant un quotidien vers 1980 pour informer les joueurs de la vie intérieure de ces compétitions sportives. Aussi, grâce à différents comités de bénévoles tels que le comité mascotte, animation ou celui des

¹. *Au jeu depuis 50 ans! Tournoi provincial de hockey de Pee-Wee de Jonquière*, 2014, p. 3.

². *Ibid.*, p. 13.

ventes, ils ont créé des mascottes, des slogans, des trophées ainsi que des épinglettes à l'effigie du Tournoi.

En conclusion, les joueurs de la région qui sont passés par cette compétition avant d'entrer dans la LNH, l'accueil chaleureux des centaines de bénévoles auprès des équipes ainsi que les différents comités et activités instaurés par les organisateurs sont les aspects qui ont permis au Tournoi Provincial de hockey Pee-Wee de Jonquière d'évoluer pour devenir le 2^e Tournoi en importance au Québec. J'espère que ce tournoi saura maintenir l'intérêt des gens et garder sa réputation afin qu'on puisse conserver cette tradition au Saguenay-Lac-Saint-Jean le plus longtemps possible.

ANNEXE I

Photo de la parade policière sur la glace du Palais des Sports lors de la 47e édition (2011) du Tournoi provincial de hockey Pee-Wee de Jonquière.



Source :

Au jeu depuis 50 ans! Tournoi provincial de hockey de Pee-Wee de Jonquière, 2014, p. 94.

BIBLIOGRAPHIE

1. Livres

Au jeu depuis 50 ans! Tournoi provincial de hockey de Pee-Wee de Jonquière, 2014, 140 p.

BERNIER CORMIER, Ève, *et al. Chroniques du Québec et du Canada*, Montréal, Édition du renouveau pédagogique Inc., 2017, 698 p.

Bienvenue au 25^e TPHPWJ Inc., Saguenay, BAnQ Saguenay, 1989, 40 p.

Bienvenue 5^e tournoi Pee-Wee Jonquière (du 22 au 26 janvier 1969), Saguenay, BAnQ Saguenay, 1969, 19 p.

Tournoi provincial de hockey Pee-Wee Jonquière 84, Saguenay, BAnQ Saguenay, 1984, 40 p.

2. Sites Internet

« Cinquantième tournoi Pee-Wee de Jonquière », 9 janvier 2014, *ICI Radio-Canada Saguenay-Lac-Saint-Jean*, <http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/648858/tournoi-pee-wee-jonquiere> (Page consultée le 26 février 2018)

ÉMOND, Serge. « Chapiteau et album souvenir », 3 décembre 2013, *Le Quotidien*, <https://www.lequotidien.com/sports/chapiteau-et-album-souvenir-74dc0f99da42bb836e910b854c944ec7> (Page consultée le 26 février 2018)

LAROUCHE, Doris. « Tournoi Provincial de hockey Pee-Wee de Jonquière », 4 janvier 2018, *ICI Radio-Canada Première*, <http://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/style-libre/segments/entrevue/53410/tournoi-provincial-de-hockey-pee-wee-de-jonquiere> (Page consultée le 26 février 2018)

Niveau collégial



Toutes nos félicitations aux gagnant(e)s du niveau collégial. De gauche à droite : Kim Bergeron, gagnante d'une bourse de 1500\$; Marc-Antoine Bolduc, gagnant d'une bourse de 1000\$; Thierry Ah-Woaye, gagnant d'une bourse de 500\$ et récipiendaire du prix *Coup de cœur Raymond-Labonté* d'un montant de 500\$; William Perron, gagnant d'une bourse de 200\$. En compagnie de Mme Nathalie Arguin, représentante nationale UNIFOR et présidente du conseil d'administration du Concours d'histoire Raymond-Labonté et Mme Valérie Ouellet, membre bénévole du jury du Concours d'histoire Raymond-Labonté et enseignante au Cégep de Chicoutimi.

1^{er} prix collégial

Le Saguenay–Lac-Saint-Jean et ses trésors gastronomiques

Kim Bergeron, étudiante au Cégep de Saint-Félicien en sciences humaines - profil le monde et ses défis et gagnante d'une bourse de 1500\$.



INTRODUCTION

Que ce soit pour ses industries locales innovatrices, pour ses attraits touristiques incontournables, pour sa population chaleureuse et son accent singulier ou encore pour sa biodiversité boréale unique au Québec, le Saguenay-Lac-Saint-Jean ne laisse personne indifférent. Au fil du temps, les Jeannois ont su prendre leur place et se démarquer des autres :

encore aujourd'hui, le Saguenay-Lac-Saint-Jean est la seule région du Québec à disposer de son propre drapeau. L'identité jeannoise est caractérisée par plusieurs mœurs et coutumes. Parmi eux, la cuisine régionale semble sortir du lot. En effet, son garde-manger est rempli de véritables trésors gastronomiques : soupe aux gourganes, tourtière, tarte

aux bleuets... Cela suffit pour éveiller la faim de plus d'un visiteur ! Au travers des différentes traditions culinaires typiques du Saguenay-Lac-Saint-Jean se cachent un mélange de pratiques internes et d'influences externes à l'origine d'une culture alimentaire étonnante qui, au-delà des apparences, renferme des histoires inattendues.

MENU

Entrée : la réconfortante soupe aux gourganes

La gourgane, aussi appelée la fève des marais, est originaire de la Perse et des environs de la mer Caspienne (Roland-Bouchard, 1971). Riche en protéine, excellente source de fibre et exempte de gluten, ses propriétés nutritives sont appréciées par plus d'un. En France, les jeunes gousses de fèves sont très populaires tandis qu'en Allemagne, une sorte de café et même du chocolat sont faits à partir de cette fève (Roland-Bouchard, 1971). Au Saguenay-Lac-Saint-Jean, le climat nordique favorise grandement la culture maraîchère. De plus, les plateaux montagneux agissent en tant que barrières géographiques pour les terres agricoles. Par le climat frais et l'absence de



Figure 1- Le drapeau du Saguenay-Lac-Saint-Jean.

Le vert symbolise la forêt, une de leur grande richesse, le jaune doré représente l'agriculture, le gris argent symbolise le commerce et les industries, le rouge vif représente la population régionale active et rigoureuse et la croix symbolise la religion catholique qui, lors de l'adoption du drapeau en 1938, était quasi omniprésente dans la région.

Source : Wikimedia Commons

plusieurs ravageurs, la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean est la candidate idéale pour l'exploitation des gourganes (Pierre, 2015). Bien que les caractéristiques climatiques aient grandement contribué à l'avènement de la soupe aux gourganes, les Jeannois doivent toutefois reconnaître que les colonisateurs charlevoisiens sont à l'origine de la recette traditionnelle de soupe aux gourganes et « barley ». Cette délicieuse soupe est redevable à ses colonisateurs écossais de Charlevoix. L'influence écossaise est sans équivoque : la soupe aux gourganes et « barley » est presque identique à leur traditionnel « Scotch Broth », une soupe faite principalement de « barley », de viande de mouton et de légumes (Maltais, 2015). Il ne manque que les gourganes, gracieuseté des terres agricoles de la région. En l'honneur de son histoire, les habitants de la municipalité d'Albanel inaugurèrent en 1974 le tout premier *Festival de la Gourgane* afin de rendre hommage à cette fève qui permit à la région de se développer et d'ajouter un élément important à leur identité alimentaire (Zone boréale, 2016). D'apparence ordinaire, la soupe aux gourganes se révèle être un véritable emblème de la culture culinaire jeannoise.

Plat de résistance : la fameuse tourtière du Lac

Bien qu'une recette étrangement semblable à la tourte soit gravée sur une tablette d'argile datant de plus de 1 700 ans avant Jésus Christ, la véritable histoire de ce plat mystique débute au Moyen Âge, vers le 12^e siècle, en Europe (Lemasson, 2011). À cette époque, la tourte, mélange de viandes enveloppées de pâte, gagne énormément en popularité partout à travers le continent : pratique, simple et facile à conserver, elle convient à tous les ménages, car ils possèdent les ingrédients nécessaires à sa confection. Toutefois, ce n'est qu'après un long voyage en mer que la tourte parvint à s'établir au Québec. Lorsque les premiers colons mirent le pied en Nouvelle-France, le succès du plat légendaire était à son meilleur en territoire européen. Marins, soldats et filles du Roy tentèrent de reproduire la recette traditionnelle à l'aide des ingrédients de leur nouveau continent (Lemasson, 2011). Vers la fin de la Nouvelle-France, la majorité des maisons possédait un poêle, ce qui permit à la tourte de s'étendre davantage sur le territoire et encore une fois, de gagner en notoriété. D'ailleurs, c'est à partir de ces événements que la tourte eut envie de changer d'identité. Dorénavant, l'appellation

« tourtière » sera utilisée pour désigner le plat qui a séduit le peuple européen. Contrairement à la croyance populaire, le mot « tourtière » ne tient pas ses origines des petits oiseaux migrateurs, les tourtes, mais bien de son plat de cuisson, similaire à un tajine (Lefebvre, 2015). Pendant que la tourte conquiert le cœur des Canadiens français, les Britanniques, de leur côté, possèdent également une recette semblable à la tourtière : la Sea Pie. Malgré ses références au fond marin, la Sea Pie n'est pas constituée de fruits de mer. Son nom réfère plutôt à sa fonction, c'est-à-dire nourrir les marins lors de longs voyages en bateau. En effet, puisqu'il se conserve bien, ce pâté est le parfait élu pour rassasier l'équipage lors des aventures en mer. Vers 1770, la Sea Pie débarque en Gaspésie par l'entremise des immigrants anglais, notamment les Écossais dont la nature de ce plat leur était familière étant donné leurs coutumes maritimes. Au fil du temps, la Sea Pie deviendra le « cipaille », plus proche ancêtre de la tourtière du Lac-Saint-Jean (Lemason, 2011). La fin du régime français et le début du régime anglais expliquent le mélange des deux cultures par le chevauchement de la tourte européenne et du cipaille britannique. Enfin, l'histoire de la tourtière se termine au Saguenay-Lac-Saint-Jean, lorsque les colonisateurs gaspésiens et charlevoisiens vinrent s'installer dans leur nouvelle région avec le cœur de ce qui constitue aujourd'hui les recettes régionales. Les Jeannois se sont alors approprié la tourtière en la modifiant : pâtes, pomme de terre, gros gibier (perdrix, orignal ou lièvre). Dès lors, la tourtière farcie de porc ne serait qu'un vulgaire pâté à la viande (Lemasson, 2011). Pourquoi ce plat plus qu'un autre ? La réponse est simple : le climat nordique de la région rend le sol idéal à la culture de pommes de terre. Ainsi, tout au long de l'année, un des éléments essentiels à sa préparation est toujours disponible (Lambert, 2009). C'est ainsi que la légendaire tourtière du Lac-Saint-Jean fit sa place parmi le patrimoine culinaire de la région. Cela va de soi, les Jeannois ont su s'attribuer un plat à l'image de leur grandeur !

Dessert : la perle bleue

La Saguenay-Lac-Saint-Jean possède plus de 90 % des bleuetières au Québec (Caron, 2005). Il va sans dire, l'industrie du bleuets constitue un véritable moteur économique pour la région. Grâce à la neige abondante en hiver qui protège les bleuetières et les

sols drainés et secs en été, la culture du bleuets ne peut qu'être un succès. Toutefois, bien avant que les Jeannois profitent de ce petit fruit merveilleux, un peuple jouissait déjà de sa présence : les Autochtones. Grandement apprécié pour ses propriétés nutritives, le bleuets faisait partie intégrante de leur alimentation et était parfois utilisé à des fins pharmaceutiques. Lorsque les colons mirent le pied en région, les Autochtones leur transmirent rapidement leur passion pour cette baie sauvage. Ce n'est qu'après le Grand feu de 1870 qui ravagea près de 3 200 kilomètres carrés de terres en deux heures que l'expansion des bleuetières battit son plein



Figure 2- Bleuets sauvages à pleine maturité de la bleuetière coopérative de Saint-Thomas-Didyme (2013)

Source : Kim Bergeron

potentiel (Roy, 2017). En effet, après ce tragique événement, les Jeannois se rendirent vite compte que le feu accélérât la culture de bleuets. Encore de nos jours, ce procédé, le feu, est utilisé dans les bleuetières (Tremblay, 2014). En 1880, avec l'arrivée du chemin de fer à Roberval, l'industrie du bleuets se fait connaître partout dans le pays. D'ailleurs, le bleuets tient le rôle principal dans le film intitulé *La manne bleue* (1945) produit par l'Office national du film du Canada : de la cueillette à l'exportation, l'industrie du bleuets y est présentée (Tremblay, 2015). Aujourd'hui, le bleuets est le centre d'attention des recettes régionales : tartes, confitures, poudings, boissons et même une poutine sont cuisinés en son honneur ! Des gens d'un peu partout viennent au Lac dans l'espoir de goûter aux vrais bleuets sauvages ou encore d'assister à son festival. Ses apports économiques, ses qualités nutritives et son bon goût sucré font de lui la vedette du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Décidément, la perle bleue ne cesse de surprendre ses admirateurs !

CONCLUSION

Le Saguenay-Lac-Saint-Jean ne serait pas le même sans les traditions culinaires qui lui permettent de se distinguer des autres régions. Il va sans dire que l'identité jeannoise, tout comme sa cuisine, n'est pas seulement marquée par ses ancêtres, autant

européens que charlevoisiens, mais aussi par sa géographie, son climat et ses ressources naturelles. Aujourd'hui, son garde-manger régional permet aux Jeannois de s'affirmer haut et fort et de tisser des liens avec le reste du monde. Grâce à leurs trésors gastronomiques, recettes et produits du terroir, les Bleuets font parler d'eux un peu partout autour du globe. Avec toute sa richesse culturelle, le Saguenay-Lac-Saint-Jean sait comment conquérir le cœur de ses visiteurs... et de ses habitants !

BIBLIOGRAPHIE**1. Livres**

Caron, J. (2005). *Paysages du Saguenay-Lac-Saint-Jean*. Alma : Conseil du loisir scientifique du Saguenay-Lac-Saint-Jean

Lambert, L. (2009). *Histoire de la cuisine familiale du Québec, volume 3 : la forêt, ses régions et ses produits, partie 1*. Québec : Les Éditions GID.

Lemasson, J.-P. (2011). *L'incroyable odyssée de la tourtière*. Montréal : Amérik Média.

Roland-Bouchard, C. (1971). *Le pinereau : l'art culinaire au Saguenay Lac-Saint-Jean*. Montréal : Éditions Leméac.

2. Article de périodique

Maltais, D. (2015). La gourgane, mais est-ce vraiment juste une histoire de soupe ? *Saguenayensia – La revue d'histoire du Saguenay Lac-Saint-Jean*. Vol. 56 (n°1), 21-26.

Roy, G. (2017). L'essor du bleuet sauvage biologique. *Quatre-Temps*. Vol. 41 (n°2).

3. Ressources électroniques

Lefebvre, C. (2015). Tourtière ou pâté à la viande? *La presse*. Récupéré le 5 mars 2018 de : <http://www.lapresse.ca/noel/deguster/201511/27/01-4925449-tourtiere-ou-pate-a-la-viande.php>

Pierre, G. (2015). *Portrait de l'agriculture nordique du Québec dans un contexte de changements climatiques*. Mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, Canada. Récupéré le 5 mars 2018 de : http://savoirs.usherbrooke.ca/bitstream/handle/11143/8016/Pierre_Gaetan_M_Env_2015.pdf

Tremblay, É. (2014). Le « superfruit » : l'industrie. *Les Délices du Lac-Saint-Jean*. Récupéré le 5 mars 2018 de : <http://delicesdulac.com/fr/le-superfruit/lindustrie>

Zone boréale. (2016). Des mets traditionnels de la zone boréale. *Blogue officiel de tourisme Saguenay-Lac-Saint-Jean*. Récupéré le 5 mars 2018 de : <http://blog.saguenaylacsaintjean.ca/2016/06/30/des-mets-traditionnels-de-la-zone-boreale-et-leurs-secrets/>

4. Images

WIKIMÉDIA COMMONS, *Saguenay-Lac-Saint-Jean – Drapeau*, 2009,
[https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Saguenay_Lac_Saint_Jean -
_Drapeau.jpg](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Saguenay_Lac_Saint_Jean_-_Drapeau.jpg)

KIM BERGERON, *Bleuet sauvage*, Bleuetière coopérative de Saint-Thomas-
Didymes, 2013.

2^e prix collégial

Bleu comme le lac, rouge comme le diable

Marc-Antoine Bolduc, étudiant au Cégep de Saint-Félicien en sciences humaines –
profil le monde et ses défis et gagnant d'une bourse de 1000\$.



Bleu comme le lac, rouge comme le diable

Jeter un regard sur le passé est une action qui porte probablement, quiconque s'y prête, vers l'un des plus larges éventails de phénomènes surprenants. Il est connu que l'histoire humaine a vu passer son lot de péripéties et s'inscrit dans un bassin varié de modèles d'organisation sociale. En ce sens, provenant d'un certain lieu, choisissant parfois d'émigrer et partageant un quotidien avec des individus souvent issus d'une réalité similaire à la leur, les différents groupes de population se sont sans cesse forgés des identités propres. Ils ont souvent élaborés des cultures chargées de mœurs et de coutumes dont, au fil des années, même eux semblaient perdre l'origine exacte.

En cette voie, au sein d'une réalité plus connue, dans la fameuse région du Saguenay-Lac-Saint-Jean, on peut se demander quelles sont ces mœurs et ces coutumes qui sont caractéristiques? Surtout, d'où tirent-elles leurs origines?

Aussitôt soulevées, la panoplie d'explications potentielles à ces questions se met à voguer parmi les vagues au reflet bleu du fameux Lac. L'une des réponses semble d'ailleurs prendre une teinte tout à fait symbolique en s'imprégnant de l'omniprésence de ce bleu régional. Au Saguenay-Lac-Saint-Jean, pays des bleuets, il est bien connu que l'on mange bleu. Or, la croyance veut aussi que l'on vote bleu. Traditionnellement, des années 1970 à aujourd'hui, le vent souverainiste semble avoir souvent soufflé plus fort ici qu'ailleurs. En 1995, lors du référendum sur la souveraineté du Québec, l'ancienne circonscription de Saguenay, suivi de celle de Dubuc et de Jonquière, étant toutes trois issues de la région, représentaient celles détenant les plus grands pourcentages de vote en faveur du «Oui», avec respectivement, 73,33 %, 71,02% et 70,30% du vote. Plus tard, des bastions du Parti Québécois et du Bloc Québécois se seront vus être érigés à force d'une présence étalée sur des décennies au sein de certaines parties du territoire. Notamment, cela fait maintenant plus de 40 ans, depuis l'élection de Marc-André Bédard en 1973¹, que Chicoutimi est représentée par le Parti Québécois. De plus, en 1998 par exemple, c'est une avance fracassante de 10 000 voix qu'y obtenait le parti (élections Québec). Quant au Bloc Québécois, les deux premiers chefs, dans les années 1990, Lucien Bouchard et Michel Gauthier, étonnamment ou pas, étaient des gens de chez-nous. Tous deux ont également été élu député au Parti Québécois et même Premier Ministre dans le cas de Bouchard. Toutefois, si une telle tradition de vote semble être acquise par bien des familles, d'où provient réellement cette idée de voter «bleu Québec»? D'où provient ce sentiment identitaire et fier qui caractérise les comportements d'une grande partie de la population du Saguenay-Lac-Saint-Jean?

¹ Voir Annexe I

Pour mieux comprendre, il faut d'abord plonger à l'origine de la colonisation de la région. Également, il semble falloir soulever la façon dont la vie et les communications ont évoluées en ce coin de pays. Finalement, il faut observer l'évolution de la culture régionale et jeter un regard sur l'histoire de la province dont elle fait partie pour qu'il devienne possible d'ouvrir bien grand cet éventail fascinant qui bouge au rythme des mœurs, au rythme des coutumes, mais par-dessus tout, au rythme de l'histoire de toute une région!

La vague colonisatrice

La colonisation régionale et la façon dont elle se produit est d'abord subtilement, mais intimement lié au développement identitaire de la population jeannoise et saguenéenne. Le contexte dans lequel s'inscrit la colonisation du Saguenay-Lac-Saint-Jean, à l'époque, est fortement lié à la baisse du régime seigneurial. Également, la population canadienne-française, marquée par un surpeuplement dans la vallée du Saint-Laurent s'exile, lors de cette période, massivement vers les États-Unis (Gauthier, 1975, p.134). Ainsi, opposées à cette tendance et favorisant d'autres options, certaines familles choisissent de remonter vers le Nord plutôt que de descendre au Sud et s'installeront au Saguenay, dès 1838, alors qu'il n'est pas même légal d'occuper le territoire (Girard, Perron, 1989, p.119). Pour ainsi dire, les premiers arrivants dans la région sont déjà pris d'une certaine détermination et s'accordent, en quelque sorte, le droit de mener à bien leur avenir.

Essentiellement, ces derniers sont issus de la région historique de Côtes-du-Sud, de celle de Charlevoix et de la région de Québec (Girard, Perron, 1989, p.123). Bien évidemment, les gouvernements ne tarderont tout de même pas à leur emboîter le pas et à finalement autoriser la colonisation et ce, à des fins de développement agraire essentiellement. Rapidement, certaines des forêts locales commenceront à céder leur place aux fermes et élaboreront ainsi un équilibre entre le milieu agricole et forestier (Girard, Perron, 1989, p.119).

Le développement de la région est alors défini comme étant de type agro-forestier. Initié en 1838, on précisera que le défrichement du Saguenay se fit majoritairement à la hache, alors que celui du Lac-Saint-Jean davantage à la charrue (Gauthier, 1975, p.135). Dans les deux cas, le développement du territoire fut le résultat d'un dur labeur des colons. Également, le bois scié et exporté vers les marchés étranger représenta le moteur économique du Saguenay jusqu'en 1896 alors qu'on y implanta une industrie de pâte et papier (Séguin, 1980, p.161). En ce sens, ce qui semble important de retenir de la colonisation pour expliquer peu à peu le développement identitaire des gens du Saguenay-Lac-Saint-Jean, c'est que l'esprit de se donner de nouvelles opportunités et de travailler pour y parvenir y est tout à fait inhérent.

Franco, Français et francophones

L'analyse d'une tradition, telle que celle présente particulièrement à l'époque, dans bien des familles de la région, de soutenir la souveraineté et l'identité traditionnelle québécoise semble passer inévitablement par le développement de ses principales caractéristiques. En premier lieu, c'est essentiellement le clergé et l'élite canadienne-française qui mettent sur pied le mouvement de colonisation et ce, dans le but de coller le Canadien-français à la terre¹. On voit l'idée de s'emparer du sol comme le meilleur moyen de conserver la nationalité, la langue et la religion d'origine (Gauthier, 1975, p.135). Ensuite, on dénote que la population est marquée principalement par un caractère de subsistance et que les échanges et la mobilité du territoire sont plutôt difficiles jusqu'à ce que soit construit le chemin de fer entre 1888 et 1893 (Séguin, 1980, p.164). De plus, la population régionale de l'époque pratique une agriculture traditionnelle et provient de familles catholiques et françaises occupant l'est de la province de Québec depuis des générations (Girard, Perron, 1989, p.139). Une grande homogénéité se développe alors dans la population.

Ressources et isolement

À n'en pas douter, la population saguenéenne et jeannoise est historiquement habituée à l'isolement, ainsi qu'à une économie axée sur l'exploitation des ressources naturelles et cela explique probablement une part de son adhérence et de sa confiance à l'idée de la souveraineté. Le principe de se débrouiller par soi-même est en quelque sorte inscrit dans son patrimoine génétique. En effet, on peut compter sur un premier réseau de communication orienté vers la navigation à partir de la seconde moitié du XIX siècle. Or, étant évidemment interrompu pendant l'hiver, la région est plongé dans un isolement annuel de plusieurs mois (Girard, Perron, 1989, p.126). Plus tard, le train viendra. Seulement, cela constituera pour les gouvernements de l'époque, un prétexte pour laisser en plan le développement routier. Ce dernier, avec l'influence croissante de l'automobile, ne fera surface que dans les années 1920 (Girard, Perron, 1989, p.126). Pour sa part, le système postal est en place depuis 1850 (Girard, Perron, 1989, p.124). Également, au-delà même du développement des transports, le Saguenay-Lac-Saint-Jean reste une enclave géographique importante. Tel que le mentionnent si bien Girard et Perron dans leur volume Histoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean (1989) : «L'isolement produit sur les régionaux des effets comparables à ceux qui caractérisent les insulaires. Se suffire devient un trait de comportement. Le problème de l'isolement est particulièrement criant dès que les régionaux aspirent à plus que le minimum procuré par la colonisation, l'agriculture de subsistance, l'éducation primaire, les soins à domicile».

¹ Voir Annexe II

En cette voie, peut-on imaginer que cette débrouillardise entraînée par le contexte d'évolution du Saguenay-Lac-Saint-Jean ait aisément pu être transposé sur les mentalités à long terme, puis ultimement sur l'idée que le Québec pouvait bien s'auto-suffire dans un contexte de souveraineté? Personnellement, le lien m'apparaît évident.

Pour ainsi dire, l'isolement a produit l'affirmation de la société régionale et ce, de façon de plus en plus assumée à partir des années 1970 (Girard, Perron, 1989, p.537). Comme pour une nation, la région a créé et bâti son expression culturelle et ensuite politique relativement à des caractéristiques propres au milieu où elle se sera développée. Le phénomène du vote «bleu» se présente alors comme l'un des héritiers de longues décennies de développement identitaire.

ANNEXE I



L'église et le presbytère du village de Saint-André-du-Lac-Saint-Jean autour de 1900. La colonisation de la région, en partie menée par le clergé vise, à cette époque, essentiellement de coller le colon à la terre et d'assurer son adhérence à la culture traditionnelle, soit française et catholique.

Crédit : Photo d'archive anonyme, <http://lesbleuetsdulacst-jeanqc.blogspot.ca>

ANNEXE II



La Première ministre Marois faisant officier, lors de la cérémonie de remise de l'ordre national du Québec en 2013, **M. Marc-André Bédard, premier député péquiste de la circonscription de Chicoutimi élu pour la première fois en 1973.**

Crédit : Simon Villeneuve, 6 juin 2013.

Médiagraphie

Bloc québécois. (2018). Historique. Dans *blocquebécois.org*, Récupéré le 8 mars 2018 de : <http://www.blocquebécois.org/le-parti/historique/>

Canada, Élections Québec. Référendum du 30 octobre 1995. Récupéré le 4 mars 2018 de : <https://www.electionsquebec.qc.ca/francais/provincial/resultats-electoraux/referendums.php>

Gauthier, M. (1975). *L'agriculture au Lac-Saint-Jean*. Thèse de maîtrise non publiée, Université du Québec à Chicoutimi, Canada.

Girard, C. et Perron, N. (1989). *Histoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean*. Québec : Iqrc.

Richer, J. (11 avril 2016). Le PQ conserve la forteresse de Chicoutimi. *La Presse canadienne*, Récupéré le 4 mars 2018 de : <https://www.lesoleil.com/actualite/politique/le-pq-conserve-la-forteresse-de-chicoutimi-7a772c6f1b1c1a4043a1cca9a9e92547>

Séguin, N. (1980). *Agriculture et colonisation au Québec*. Montréal : Boréal Express Montréal.

Images :

Anonyme. (1900). *Église et presbytère de Saint-André*. (Photographie). Récupéré le 15 mars 2018 de : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Eglise_et_presbytere_Saint-Andre.jpg

Villeneuve, S. (2013). *Cérémonie de remise de l'ordre national du Québec 2013*. (Photographie). Récupéré le 15 mars 2018 de : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Marc-Andr%C3%A9_B%C3%A9dard02.jpg

3^e prix collégial
et bourse *Coup de cœur Raymond-Labonté*

*Le rituel post-mortem sur l'ours noir par les Inuatsh de
Piekuakami*

Thierry Ah-Woaye, étudiant au Cégep de Saint-Félicien en technique de milieu naturel, profil aménagement et interprétation du patrimoine naturel, gagnant d'une bourse de 500\$ ainsi que du prix *Coup de cœur Raymond-Labonté* de 500\$.



Les Innuatsh (ilnu : au singulier), appelés aussi Innus ou Montagnais pratiquaient un mode de vie nomade, jusqu'à la création des réserves. Leur subsistance dépendait de leurs activités de chasse, pêche, trappe et cueillette. La chasse en particulier était très importante pour une famille ilnu. Lorsqu'un gibier était mis à mort, rien ou presque ne se perdait : la viande pour la consommation directe ou future ; la fourrure pour les vêtements ; les os pour la fabrication des outils. Les Innuatsh de Piekuakami (lac Saint-Jean) ont développé ce côté utilitaire au fil des années pour appuyer leur pérennité dans la forêt boréale. Cependant, leur mode de vie n'est pas invulnérable. Que se passerait-il dans le cas où il n'y aurait plus de gibier sur leur territoire ? Selon les croyances ilnu, une chasse est fructueuse, seulement si les animaux, eux-mêmes l'ont décidé. Dans ce cas, même le meilleur chasseur serait incapable d'assurer la survie de la communauté.



Photo libre de droit d'auteur :

Innuatsh de Piekuakami à Pointe-Bleue (Mashteuiatsh)

Rendre hommage à un animal ?

Pour les Innuatsh, la solution se trouve dans l'après-vie des gibiers abattus. Après la mise à mort d'un animal, le chasseur apaisait l'esprit de ce dernier en procédant à un rituel post-mortem. Ce rituel possédait des variantes selon l'animal tué. Pour l'ours, qui est l'un des animaux les plus estimés par les Innuatsh de Piekuakami, on procédait comme suit : l'arme ayant servi à le tuer était purifiée dans sa graisse, puis on insérait des feuilles de tabac dans ses narines et parfois un calumet dans la bouche, avant de lui expliquer la raison de sa mort. Ainsi ce simple rituel, permettait de mettre au repos l'esprit de l'ours, mais comportait également plusieurs spécificités propres à l'espèce. Avant d'expliquer ces particularités, il devient très pertinent à ce stade de s'intéresser à

la spiritualité amérindienne, qui diverge des religions du type monothéiste, tel que le christianisme.

L'animisme, un système de croyance peu banale.

Avant la période de contact, l'ensemble des Amérindiens pratiquaient l'animisme, comme base de leur spiritualité. Ce type de croyance donne à chaque chose : objet ou être vivant, un esprit identique à celui des humains. De cette manière, les rivières sur lesquels ils naviguaient avaient un esprit, de même que la terre, les arbres et animaux. C'est de cette façon qu'ils expliquaient l'ensemble des mécanismes, qui régissaient leur environnement. Par exemple, l'alternance des saisons, ainsi que la migration des animaux obéissaient à la volonté d'esprits précis. Les Amérindiens côtoyaient donc le surnaturel au quotidien et pouvaient interagir avec lui, par l'intermédiaire de multiples canaux, comme la prière, le rêve, la tente tremblante, le tabac, etc. Ces échanges avec le surnaturel pouvaient servir différents buts, comme le fait de remercier les esprits, demander leur conseil ou encore obtenir des informations sur des parentés éloignées. Finalement, l'esprit de chaque chose rejoignait un au-delà identique, voire meilleur à celui sur terre, après la mort.

Ainsi, le rituel post-mortem pratiqué sur l'ours s'enlève sur la croyance animiste des Amérindiens, qui veut que chaque chose ait un esprit. Effectivement, l'esprit de l'ours doit être apaisé après sa mort pour ne pas nuire aux vivants et aux futures chasses. Ces précisions faites, il devient maintenant plus facile de décortiquer les subtilités du rituel post-mortem.

Un premier contact symbolique.

Le premier geste posé après la mort de l'ours, celui de tremper l'arme dans la graisse est symbolique. En tuant l'ours, le chasseur cherche à obtenir de la matière première : viande, fourrure, os et surtout de la graisse. Cette dernière est d'une grande qualité chez l'ours et symbolise sa vie. Ainsi, lorsque le chasseur crée un premier contact en trempant son arme dans la graisse, il exprime à l'esprit de l'ours son intention derrière la mise à mort : mettre à contribution la vie de l'ours pour la sienne. En procédant ainsi, l'arme du chasseur qui a servi à tuer l'ours est purifiée. Une fois ce geste posé, l'Innu peut passer à l'étape suivante du rituel post-mortem.

Une offrande à la hauteur de l'ours.

En second lieu, le chasseur insère du tabac dans les narines de l'ours et met parfois un calumet dans sa bouche. Ce geste précis a pour but de rendre grâce à l'esprit de l'ours décédé. Mais comment me direz-vous ? La signification de ce geste se révèle grâce aux symboles de l'ours et du tabac, dans la culture innu. Premièrement, l'ours occupe une place particulière dans la spiritualité amérindienne. Les Innuatsh de Piekukami

l'appellent « Nimushum », ce qui signifie : « grand-père ». Ce titre est exclusif à l'ours et le place dans une catégorie à part, parmi les animaux de la forêt. En l'appelant ainsi, les Innu cherchent également à créer un lien étroit avec l'ours. Il est d'autant plus vrai, que les Amérindiens considèrent le grand âge avec respect, en plus de gratifier de privilèges, cette étape de la vie. L'ours fait donc l'objet d'une attention particulière de la part des Innuatsh, qui cherchent à s'attirer ses bonnes grâces et à le mettre en valeur dans leurs us et coutumes.

C'est dans ce contexte, que s'insère le symbole du tabac. Cette plante est considérée comme étant sacrée par les Amérindiens. Avant la période de contact, elle n'était pas consommée sur une base quotidienne, mais était utilisée pour des raisons sociale, médicale et profane. En étant brûlée ou posée à une place précise, elle servait de relais pour communiquer avec les esprits. Par ailleurs, lors de réunions importantes, le tabac servait à détendre les esprits et établissait une ambiance propice à la communication. Durant ces réunions, le tabac fumé dans le calumet était également symbole de prestige pour certaines personnes. Dans le cas du rituel post-mortem dédié à l'ours, le chasseur cherche avant tout à apaiser l'esprit de l'ours. La plante sacrée sert donc d'offrande et sa symbolique est multiple. Premièrement, le tabac est un médiateur pour communiquer avec l'au-delà. Par la suite, le tabac et le calumet, qui possèdent une essence surnaturelle dans la spiritualité animiste rejoignent l'esprit de l'ours et témoignent de son statut particulier.

Malgré ces explications, on est en droit de se demander : pour quelle raison les narines et la bouche de l'ours servent de réceptacle aux offrandes ?

Voici une zone d'ombre où l'on peut simplement penser que les emplacements, c'est-à-dire les voies respiratoires sont reliés à la nature des offrandes : objets pour fumer. Ainsi, dans ce rituel, les deux premières étapes servent à communiquer l'intention du chasseur derrière la mise à mort et tranquilliser l'esprit de l'ours. Ce processus touche à sa fin lorsque le chasseur choisit d'utiliser l'expression verbale pour totalement l'apaiser.

Un dernier mot pour signer la paix.

En dernier lieu, l'Innu explique à l'ours la raison de sa mort. De la première étape du rituel jusqu'à la dernière, le chasseur établit en réalité les bases d'une communication. Après sa mort, l'esprit de l'ours est en colère. Dans cet état, il n'est pas réceptif à l'explication verbale du chasseur, qui doit utiliser la démonstration. De cette manière, la purification de l'arme et l'offrande sont réalisées en premier dans le rituel et servent à apaiser l'esprit, jusqu'à un certain niveau. Par la suite, le chasseur devient orateur et utilise les subtilités du langage verbal pour bien faire comprendre à l'esprit de l'ours, la raison de sa mort. Cette dernière étape est nécessaire, car l'ours prend conscience de son rôle dans l'activité de chasse de l'Innu et peut le pardonner.



Photo libre de droit d'auteur : ours noir

Pour conclure, le rituel post-mortem que pratiquent les Innuatsh de Piekukami sur l'ours noir s'inscrit à la fois dans leur spiritualité et leur mode de vie. Le chasseur qui tue avec succès doit procéder par étapes pour pouvoir apaiser l'esprit de la proie, et par le fait même s'assurer des chasses fructueuses dans le futur. Dans un premier contact, il trempe son arme dans la graisse de l'ours pour la purifier et ainsi révéler son intention derrière le geste meurtrier. En insérant ensuite le tabac dans les narines de l'ours et le calumet dans sa bouche, le chasseur établit un lien avec l'au-delà et réalise une offrande à la hauteur de son statut. L'explication des raisons entourant la mort de l'ours fait suite et clôture le rituel. À ce moment, l'esprit de l'ours est suffisamment réceptif pour comprendre le geste meurtrier et le pardonner.

Cette séquence de geste après la mort de l'ours témoigne d'un « savoir-agir » qui relie l'activité de chasse à une éthique. Les Innuatsh de Piekukami et plus généralement les Amérindiens ont démontré dans leur mode de vie ancestrale une extrême sensibilité à leur environnement. Celle-ci leur a permis de vivre en harmonie avec la nature et de la préserver pendant des millénaires. C'est cette même sensibilité, qui a été perçue par les nouveaux arrivants européens comme un signe d'infériorité et une opportunité pour conquérir l'Amérique du Nord, qui deviendrait à leur image.

Médiagraphie

FONTAINE, Jean-Louis, *Croyances et rituels chez les Innus*, Québec, les éditions GID, 2006, 149 p.

BARRIAULT Yvette, *Mythes et rites chez les indiens Montagnais*, Québec, Laflamme Ltée, 1971, 165p.

KIRTNESS Katia, Mémoire présenté à l'université de Québec à Chicoutimi comme exigence partielle de la maîtrise en études et interventions régionales, [PDF en ligne], <http://constellation.uqac.ca/2753/1/030583704.pdf> (Document publié le 3 septembre 2013)

Merci à tous nos partenaires et participant(e)s !



Concours d'histoire
Raymond Labonté

21^e édition, 2017-2018